Le point de vue des auteurs: La littérature occitane vue par ceux qui l'écrivent : littérature périphérique ou littérature tout court ?

Marie-Jeanne Verny

▶ **To cite this version:**

Marie-Jeanne Verny. Le point de vue des auteurs: La littérature occitane vue par ceux qui l'écrivent : littérature périphérique ou littérature tout court ?. Blanchard Nelly; Thomas Mannaig. Des littératures périphériques, Presses Universitaires de Rennes, pp.137-163, 2014. hal-03185321

HAL Id: hal-03185321
https://hal.science/hal-03185321

Submitted on 30 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le point de vue des auteurs. La littérature occitane vue par ceux qui l'écrivent : littérature périphérique ou littérature tout court ?[1]

[Paru dans *Des littératures périphériques*, sous la direction de Nelly Blanchard et Mannaig Thomas, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 137 - 156.]

Introduction

Depuis Pey de Garros au XVI^e^ siècle qui évoquait sa « lenga mespresada » (expression reprise par Mistral au XIX^e^ siècle dans *Mirèio*), les écrivains occitans ont manifesté, au cœur de leurs écrits, parfois dans le paratexte, la conscience douloureuse de l'état de minoration sociolinguistique où se trouvait leur langue, prise de conscience la plupart du temps compensée par des discours sur « l'expressivité » de la langue employée. Ces discours complexes ont été bien analysés par des historiens de la littérature, souvent grâce aux concepts de la sociolinguistique occitane et catalane (Lafont, Kremnitz, Gardy, Courouau…). Il est apparu clairement que, depuis les mots du « dernier » troubadour, Guiraut Riquier, en 1292 « mas trop suy vengutz als derriers »[2], l'écrivain occitan se pose presque toujours la question de la singularité de ses choix linguistiques : la décision d'écrire en oc relève forcément d'un choix « périphérique ». D'ailleurs, une des images utilisées abondamment par le discours occitaniste est reprise à l'écrivain Boudou « es sus la Talvèra qu'es la libertat » : la *Talvèra*, la marge du champ que l'on ne laboure pas, et qui sert à tourner la charrue pour aller *a la rega* (= à la ligne = au sillon suivant)[3].

Notre littérature persiste donc, même s'il n'existe d'écrivain d'oc qu'alphabétisé au préalable dans la langue dominante. Elle débute son 2^ème^ millénaire de vie, ce qui peut apparaître comme un miracle. Parmi ceux qui écrivent encore en 2013, plusieurs sont aussi, parallèlement à leur pratique d'écriture, des chercheurs au fait des analyses sociolinguistiques et ont conscience des changements du statut de la langue, alors même que l'usage social de celle-ci ne cesse de reculer, devenu marginal depuis la fin du XX^e^ siècle tandis que se construisent de nouveaux espaces d'expression linguistique et artistique (écoles bilingues, chanson, théâtre, vidéo, blogs…). La question se pose des lecteurs, dont le nombre aurait dû diminuer jusqu'à s'amenuiser. Les interrogations (quelle littérature, dans quelle langue et pour quel lectorat ?), plus ou moins douloureuses, plus ou moins distanciées, parcourent les articles d'analyse de la littérature occitane et les comptes rendus critiques des ouvrages. Ce questionnement a pris une certaine ampleur après 1945 et l'enquête à laquelle je me suis livrée n'est pas la première concernant le point de vue des écrivains…

---

[1] Marie-Jeanne Verny, Professeur langue et littérature occitanes, Université Paul-Valéry – Montpellier III, EA LLACS (Langues, littératures, arts et cultures des Suds - http://www.univ-montp3.fr/llacs/) – MJVB@orange.fr

[2] « Je suis venu trop tard parmi les derniers », *Los Trovadores*, Martin De Riquer; Pere Gimferrer, éd. Ariel, 1984, p. 1610.

[3] « L'écrivain occitan est un être paradoxal: il écrit dans une langue dans laquelle il s'est souvent lui-même alphabétisé avec beaucoup de difficultés, pour un public qui en majorité l'ignore, alors qu'il pourrait atteindre à peu près le même public en employant le français qui lui ouvrirait en même temps bien d'autres horizons. », Georg KREMNITZ, « Conditions psycholinguistiques et sociolinguistiques de l'écriture occitane actuelle », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane. 1968-1988*, Actes du Colloque International (Château de Castries, 25-28 octobre 1989), S.F.A.I.E.O., Montpellier 1990, p. 17.

1- Renouveler des enquêtes antérieures[4]

Dès 1958, dans la revue *Oc*[5], une tribune intitulée « Accion populara » posait la question du lectorat de la littérature occitane « los escrivans occitans pòden pas contunhar atau d'escríver quitament per sons solets confraires ». En 1962, le rapport entre folklore et littérature d'oc était posé dans la même revue, alors que *Letras d'òc*, en 1965 et 1966, interrogeait 5 écrivains occitans. En 1966 encore, la revue *Viure* publiait une enquête auprès de plusieurs écrivains : Joseph Delteil, Simon Brest, Max Rouquette, Serge Bec, Léon. Cordes, Robert Allan, Charles Camproux, Pierre Bec, Yves Rouquette, Robert Lafont, René Nelli, Paul Fabre, Bernard. Lesfargues, Hélène Gracia, Henri Espieut.

En 2009, on notera l'interrogation soumise par le poète français James Sacré, qui, avec J.-Claude Forêt, coordonna un n° spécial de la revue *Triages* « L'aujourd'hui vivant de la poésie occitane. Dans ce numéro anthologique, les textes des écrivains vivants sont précédés du point de vue de leurs auteurs[6].

On pourrait évoquer aussi les recherches de Giovanni Agresti, également menées à partir de témoignages[7].

Mon enquête s'inscrit dans la continuité des précédentes. Elle porte sur l'auto-analyse par 45 écrivains du contexte dans lequel ils voient vivre leur création et de leur choix d'écriture.

2- Méthodologie de l'enquête.

Le questionnaire :

1 – Vous avez choisi l'occitan comme langue d'écriture unique / majoritaire / non exclusive de l'emploi du français ou d'une autre langue (espagnol / catalan / italien / autre, préciser). Pourquoi ce choix ? S'est-il imposé dès que vous avez décidé d'écrire ? A-t-il été un choix raisonné, fait après le passage par l'écriture en langue majoritaire ?

2- Qu'est-ce qui motive ce choix ? raisons militantes ? esthétiques ? affectives ?

3- L'occitan est-il pour vous une langue apprise ? héritée ? reconquise ? par quels canaux l'avez-vous apprise ? école ? démarche personnelle ? contacts avec locuteurs naturels ? rencontre avec des modèles de littérature occitane ? Lesquels ?

---

[4] *Òc* 209 – juillet-décembre 1958. Rubrique Opinions (Jaume Bosc, Pèire Roqueta, Enric Pinhet). « Accion populara » : « los escrivans occitans pòden pas contunhar atau d'escríver quitament per sons solets confraires. » [Les écrivains occitans ne peurvent pas continuer à écrire ainsi pour leurs seuls confrères].
Òc 223 - genièr març 1962 – « Folklore et littérature d'òc » : Bodon, Camprós, Gouzy, JS Pons, Max Roqueta.
Letras d'òc, 4, décembre 1965 : Espieu – Larzac
Letras d'òc, 7, julhet-agost-setembre de 1966 : Bodon, Cosem, Gardy
Et surtout, la grande enquête de la revue *Viure*, 7, auton de 66 : Delteil, S. Brest, Max Roqueta, Sèrgi Bec, L. Còrdas, R. Allan, Camprós, Pèire Bec, Ives Roqueta, Robert Lafont, Re. Nelli, P. Fabre, B. Lesfargas, E. Gracia, E. Espieut.

[5] Fondée en 1923 et toujours existante, la revue *Oc* est la principale revue de critique et de création occitane.

[6] *Triages*, éditions Tarabuste (rue du Fort, 36170 Saint-Benoît-du-Sault). Extraits du questionnaire : « Ecrire en occitan aujourd'hui n'a […] pas besoin qu'on le justifie : une langue existe, vivante (même si se heurtant à des difficultés pour sa pratique et sa diffusion), vivante avec une longue et brillante histoire ; donc elle se parle et elle s'écrit […]à l'intérieur d'un contexte linguistique et socioculturel autre : celui d'une langue d'oïl […] qui oublie si facilement ses prétentions, son arrogance et le colonialisme brutal imposé à d'autres langues du pays. […]
Dans ce contexte […] comment ressentez-vous l'existence (plaisirs et difficultés), de votre activité poétique en occitan ? La parole poétique occitane se nourrit-elle de la poésie écrite en français, se soucie-t-elle éventuellement d'être une composante d'une littérature nationale (au sens le plus ouvert du terme, à travers des échanges avec le français) qu'elle contribuerait à faire vivre ? Ou bien se développe-t-elle en une sorte d'autarcie qu'elle choisirait ou qu'on lui imposerait ? Bref, à quels problèmes se heurte-t-elle ? Quelles sont ses satisfactions ? Quelles sont ses frustrations et ses espoirs ? »

[7] Giovanni Agresti, « Parcours linguistiques et culturels en Occitanie (1996-2006). Enjeux et avatars d'une langue-culture minoritaire européenne », *Quaderni di Linguistica e Linguaggi specialistici dell'Università di Teramo*, 2006.

4- Avez-vous le sentiment de différences entre la langue héritée / apprise / entendue et votre propre choix linguistique quand vous écrivez ?

5 – Le public : vous semble-t-il suffisamment existant ? comment le rencontrez-vous ? à quel type de rencontres êtes-vous convié : événements « occitan(istes) » ? événements artistiques ou littéraires généralistes ? rencontres avec des scolaires ou étudiants ? Quelles sont les attentes de ce(s) public(s) ? quels enseignements tirez-vous de ces échanges ?

6 - Les institutions liées à l'édition : vous est-il facile de vous faire éditer diffuser ? avez-vous le sentiment que les maisons d'édition qui font le choix de l'occitan sont suffisamment aidées ?

7- Le rôle de la presse ? occitane ? généraliste ? Vous semble-t-elle suffisamment ouverte à l'expression littéraire occitane ?

8- Les modèles ou influences littéraires que vous vous reconnaissez proviennent-ils exclusivement, en majeure partie ou partiellement de votre langue d'écriture choisie, du français, d'autres langues ?

Parmi les écrivains qui ont répondu, tous les dialectes sont représentés, mais on observe cependant une prédominance du provençal (15 auteurs) et du languedocien (19), alors que les dialectes du nord (auvergnat (1), limousin (3), vivaro-alpin (1)) sont sous-représentés[8] ; 6 écrivains sont nés après 1978, 3 entre 1960 et 1970, 12 entre 1950 et 1960, 16 entre 1940 et 1950, 5 avant 1940[9].

Je n'ai pas cherché à sélectionner les écrivains selon la valeur littéraire de leur œuvre. Seul m'intéressait le regard porté sur les choix d'écriture.

Les réponses obtenues ne prétendent pas avoir valeur statistique. En parcourant les catalogues des éditeurs et les sommaires des trois grandes revues littéraires occitanes, on relèverait plusieurs dizaines de noms d'autres écrivains. C'est la raison pour laquelle je me suis plus attardée sur le caractère qualitatif des réponses que sur le quantitatif.

Dans le cadre de cet article, j'ai dû me limiter au regard porté par les écrivains sur l'acte de création et sur leur perception du public, éludant les questions de l'édition et du marché du livre, ainsi que de la réception critique…

3- Langue héritée ? reconquise ? Apprise ?

La plupart ont vécu une expérience de langue héritée (27 sur 41), parfois de façon indirecte. 17 sur 41 disent avoir reconquis leur langue, 15 disent l'avoir apprise.

3.1- Un rapport charnel et parfois douloureux à l'héritage

Parmi les écrivains de l'enquête de 1966, à quelques expressions près, tous avaient baigné, même de façon non exclusive, dans un monde où la langue était de pleine chair, selon une belle expression de Robert Lafont dans son récit d'inspiration autobiographique *Li Camins de la saba : «* D'images de plena carn passan davant eli ; de votz d'un lengatge confle […] parlan mai naut que la sieuna. »[10]

Dans presque tous les cas, comme pour Lafont, né en 1923, les personnes ressources appartiennent à la génération des grands-parents, même si les parents sont parfois évoqués. Et les récits abondent, dans les témoignages recueillis, d'expériences de langage mêlées à des expériences sensorielles et affectives :

> « Tout gosse, ce n'est qu'en occitan que ma grand-mère me faisait les jeux sur les doigts, m'apprenait des bricoles pour enfants, me disait des contes, des chansonnettes… (Mon oncle – son fils – y ajoutait à l'occasion un répertoire plus coquin.) Peut-être

[8] D'une manière générale, qu'il s'agisse de littérature, d'arts vivants, de scolarisation, la vitalité moderne de l'occitan est inversement proportionnelle à sa pratique héritée : les zones rurales où l'occitan hérité s'emploie encore, même de façon résiduelle, sont aussi celles où le complexe diglossique est le plus fort et où la pratique « naturelle » de la langue n'est pas relayée par une pratique « modernisée »…

[9] Les prénoms, dates et éventuellement lieux de naissance figurent –entre parenthèses - dans l'index en fin d'article.

[10] Des images de pleine chair passent devant eux ; des voix d'un langage débordant […] parlent plus haut que la leur ».

commençait-elle parfois ses contes en français ? (Pour le reste, je ne pense pas qu'elle ait un seul instant imaginé qu'on pouvait traduire ces trucs-là : *Aqueu vòu de pan*… etc.) Mais de toute façon, les formules récurrentes qui émaillent les contes (je pense au *branca, branqueta, escala sus ma faveta* du haricot magique) n'étaient jamais traduites et devaient l'amener à continuer dans la même langue […]. Ce sont ces formules que j'ai d'abord retenues et lorsque, plus tard, je lui ai demandé de me redire ces contes, elle ne l'a jamais fait qu'en occitan.

J'ai également quelques souvenirs d'énoncés en oc de ma part (cf. le *santibèli a bon marcat* du sonnet XI des *Temps passats* […]. Comme cette scène de ma mère en train de me laver (je n'étais donc pas bien grand) qui m'avait mis du savon dans l'œil avec le gant de toilette. Je m'étais alors écrié, en colère : « Capon de Bon Dieu ! ». Ma mère m'avait engueulé en me disant que c'était des gros mots, mais ils m'avaient semblé parfaitement adaptés à la situation… » (Royer).

Beaucoup, à l'instar de Chadeuil ou D. Julien, font référence à une langue « volée » aux parents qui se parlaient entre eux en occitan et s'adressaient à leur enfant en français, situation la plus courante au XX^{ème} siècle de l'de l'héritage « malgré les donateurs ». D. Julien remarque « la langue héritée n'était qu'une langue en lambeaux ». A. Regourd exprime ainsi l'auto-dévalorisation de leur langue par ses parents : « Occitan langue héritée, mais l'héritage a été subtilisé, confisqué. J'ai grandi avec des locuteurs naturels qu'on avait convaincus qu'il fallait sortir de l'état de nature ! ».

Ainsi, la plupart de ces écrivains sont-ils passés par la culture livresque avant de transformer cet héritage oral en langue d'expression littéraire. Mariot note :

j'entendais, petit, cette langue autour de moi quotidiennement, mais n'aurais pas pensé une seconde la parler… c'était du patois, caca, réservé aux vieux, point… c'est la découverte d'un, deux, trois livres puis chanteurs […] à l'adolescence qui m'a percuté… et de fil en aiguille, la montée en dignité de ce patois honni vers le fait que c'est une langue, et la découverte que ses locuteurs étaient en tous points égaux aux locuteurs d'autres langues ont changé radicalement ma vision du Monde.

Dans la plupart des cas d'héritage, il s'agit majoritairement de personnes d'origine rurale. Une exception notable, celle de Vernet :

Dans mon enfance, à « la maison » il y avait l'occitan de mes grands-mères : le languedocien de la haute vallée de l'Aude, et celui de Lodève, et le parler de mon père, le biterrois bon teint, pas seulement celui de la campagne et du passé d'ailleurs, celui des ouvriers d'usine, des syndicalistes et des militants politiques. C'était pour moi la « langue des miens », et ça l'est resté. J'ai appris tard que c'était une langue à part entière (par un collègue de Lycée de Villefranche de Rouergue, mon premier poste, et c'est ce même collègue qui m'a appris à lire, et qui m'a lancé sur la voie de l'auto-formation).

Le cas de Brun, d'origine urbaine non occitanophone est particulier : il découvre d'abord la littérature écrite avant une reconquête passionnée de l'oralité occitane :

…a l'atge de 14 ans […] mon paire me faguèt legir d'Arbaud (*Li cant palustre*) e *les poésies de Peire Vidal*, ed. Champion). E sachère qu'èra aquela lenga la mieuna, me la caliá reconquistar, çò que faguère aitanlèu en recercant la convèrsa amb los occitanofòns (gardians de buòus e pastres) e en legiguent la literatura d'òc[11].

Gardy exprime avec beaucoup de subtilité cette alchimie d'une langue qui se bâtit à la fois des souvenirs d'oralité et de la pratique des livres :

J'entends toujours, mais de plus en plus lointain, au fond de ma mémoire, l'occitan hérité quand j'écris. Mais j'entends aussi celui des rencontres faites par la suite, et celui des livres, bien sûr. Tout cela a dû se mélanger au fil des années ; mais j'ai longtemps veillé à ne pas me couper de l'occitan « naturel ». Ce n'est plus du tout le cas maintenant : je ne l'entends plus nulle part, et je ne connais plus de personnes encore capables de le parler. Il m'arrivait encore parfois il y a quelques années d'écouter des enregistrements que j'avais faits autrefois, non pas pour « recueillir » des mots, de la langue, mais pour le seul plaisir de l'entendre « couler », et d'en conserver le souvenir. Plaisir de la narration et de la conversation libres.

---

[11] …à 14 ans [...] mon père m'a fait lire d'Arbaud (*Li cant palustre*) e « les poésies de Peire Vidal, ed. Champion). Et j'ai su que cette langue était la mienne, qu'il me fallait la reconquérir, ce que j'ai fait aussitôt en recherchant la conversation avec les occitanophones (gardiens de taureaux et bergers) et en lisant la littérature d'oc.

3.2- Langue apprise – langue reconquise

Plusieurs raisons expliquent le fait que des écrivains occitans utilisent une langue qu'ils ont apprise :

- écrivain d'origine non occitane : Forêt ou Javaloyès
- écrivain d'origine occitane, connaissant très peu ou pas du tout la langue : c'est le cas de la plupart des jeunes écrivains, nés après 1980
- écrivain d'origine occitane, ayant eu accès la langue orale et apprenant l'écriture. Ce dernier cas domine dans mon corpus, en dehors des plus jeunes.

Pour l'immense majorité des auteurs, l'accès à la langue est passé par les trois canaux, ce que l'on pourrait résumer ainsi :

- héritage, la plupart du temps inconscient
- reconquête, qui passe d'abord par la re-connaissance, parfois par le choc de l'exil, comme le raconte le personnage de Lafont dans *Li Camins de la Saba*, comme Pécout, qui découvrit lors d'un "exil" de ses parents en Bresse qu'il venait d'un "ailleurs de langue et de culture. Cet exil peut être géographique, il est le plus souvent social. Beaucoup de nos écrivains ont découvert leur "occitanité" à l'école, une fois sevrés du milieu naturel.
- apprentissage. Apprentissage de l'écriture de la langue, mais aussi imprégnation culturelle par la littérature écrite de l'occitan qui bénéficie de nombreux modèles prestigieux. Ces modèles sont souvent récurrents chez nos auteurs, ainsi Max Rouquette est-il cité 19 fois, Jean Boudou 18 fois, Yves Rouquette et Robert Lafont 11 fois, Bernard Manciet 10 fois, Mistral et le Félibrige 6 fois, Marcela Delpastre 5 fois, les troubadours 3 fois.

4- L'écrivain occitan : un écrivain multilingue

Le terme de « périphérique » pourrait renvoyer à un en-deçà de la « grande » littérature, celle, a-t-on dit, « qui s'enseigne » et faire de nos écrivains des marginaux par rapport aux circuits culturels de grande diffusion. Or, ils se situent plutôt dans des lieux de carrefours et le choix conscient d'une langue minoritaire est la plupart du temps corrélé avec la pratique active d'autres langues. J'ai déjà eu l'occasion de remarquer ce phénomène d'attrait vers le plurilinguisme et le pluriculturalisme lors d'une enquête sur les manifestations culturelles occitanes qui faisaient, très souvent, une place à d'autres cultures (européennes, méditerranéennes, autres langues minorisées)[12]. Des phénomènes comme le forum des langues du Monde à Toulouse qui a essaimé par exemple à Decazeville, en sont le signe. Il s'agit là d'une revanche sur le complexe diglossique : ces « patoisants », se veulent avec fierté plurilingues. Plus du quart des écrivains de notre échantillon pratiquent l'espagnol et / ou le catalan, le galicien, l'asturien et lisent les auteurs de ces langues. Il faudrait y ajouter les grands noms de poètes vivants comme Bernard Lesfargues (traducteur, notamment chez Gallimard de littérature hispanique) ou récemment décédés comme Max Rouquette ou Robert Allan, traducteurs de Lorca. Javaloyès est le type même de ces écrivains polyglottes :

> « C'est une langue [que j'ai] comprise très rapidement, je me suis vu dans l'obligation inconsciente de l'apprendre […] puisque je possédais le castillan et le catalan-valencien de ma grand-mère maternelle, des tantes qui échangeaient dans cette langue à Oran, en Algérie. »,

de même que Surre-Garcia :

> J'ai choisi l'occitan (poésie, écriture romanesque) après la parution d'un recueil de poèmes en français. Volonté de rupture. Il se trouve que l'occitan peu à peu s'impose à moi pour sa capacité inventive, pour ses sonorités, pour sa proximité avec le catalan et l'espagnol (langues de l'enfance dans les Pyrénées) et avec le galaïco-portugais (langue de la révélation « paternelle ».

D'autres langues sont connues et pratiquées : l'anglais pour Rixte ou Brun (également formé au latin et au grec ancien), l'italien pour Gros ou le grec moderne pour Forêt.

---

[12] « La langue et la culture occitanes dans les manifestations publiques festives et culturelles : place et représentatiion-s », in Carmen Alén-Garabato et Henri Boyer, *Vitalité sociolinguistique et création culturelle en langues de France au XXI^e siècle*, Paris, l'Harmattan, 2007, p.279-303.

Cette fierté du plurilinguisme, totalement contraire aux soupçons d'enfermement identitaire qu'on oppose parfois aux militants des langues « régionales », est ainsi exprimée par Roux :

> Enfant je parlais français avec mes parents, mais c'est le franco-provençal savoyard qui régnait en maître chez mes grands-parents maternels, et l'occitan d'auvergne dans ma famille paternelle. C'est probablement cette pluralité et cette mixité linguistique (ma grand-mère maternelle parlait également allemand et piémontais) qui fit de moi un militant viscéral de l'occitanisme et de toutes les langues minoritaires et menacées.

5- Quelle langue d'écriture ? Quel choix dialectal ?

5.1- Français / occitan

Bien entendu, il n'existe d'écrivain occitan qu'alphabétisé d'abord en français. Dès lors, plusieurs raisons expliquent le choix de l'occitan comme langue de création dont celui-ci, exprimé par Casanova, qui lève un coin de voile sur la complexité psychologique des choix d'écriture :

> Je ne sais pas si j'ai choisi l'occitan et pourquoi je l'ai choisi si cela a été le cas. Ce que je sais réside dans des sphères opaques que je ne peux que fréquenter épisodiquement […]. Je crois que je me suis installé dans l'occitan parce que le « creux » psychanalytique pouvait s'y accommoder avec plus de sûreté. Mais ce « choix » ne s'est pas fait contre d'autres langues […]. Bien au contraire, j'ai de plus en plus l'impression […] que l'occitan a ressourcé avec force « le sentiment » des langues : français, italien, catalan et la langue corse qui demeure pour moi un des rivages de mon enfance.

Une idée est très répandue chez beaucoup d'écrivains occitans : le monde de la littérature française serait artificiel, desséché, incapable de ressourcement, l'occitan serait plus spontané, moins « usé »… Ce cliché, je l'ai entendu de la bouche de grands écrivains – et grands lecteurs – comme Max Rouquette autant que d'écrivains moins connus, ainsi de Peyras (1960) :

> J'ai choisi l'occitan […] après un long passage par l'écriture en français […], après m'être heurté à la perception de mon écriture française par le *mundillo* de l'écriture (surtout poétique) française qui donnait des appréciations de ce genre à mon sujet : « poète naïf » « on dirait du Nougaro » (je faisais beaucoup de lectures publiques) « c'est trop classique », « c'est trop abondant »… et […] je percevais ce *mundillo* comme très exclusif, très « précieux », très « snob », enfermé dans une sorte d'esthétique de la tristesse, et sous prétexte de liberté […] empêtré dans toutes sortes de considérations morales […] je trouve globalement à quelques exceptions près que l'écriture en français par rapport à d'autres langues (espagnol, italien, portugais, anglais …) reste très ampoulée, très précieuse, très maniérée, […] tout cela sent encore fortement la poésie de cour, la noblesse, les « précieuses ridicules ».

Ainsi, à leur insu certainement, les écrivains font-ils leurs les séparations d'usage que la diglossie effectue entre langues minorées et langues dominantes, évoquant par exemple la langue « du cœur » vs « de la raison »[13], ainsi de Venzac : « L'occitan s'est approprié de lui-même mon écriture au départ en français. […] Un choix de cœur plutôt que de raison. »

Autre effet des divisions d'usage : une majorité d'écrivains choisissent l'oc comme langue de création et le français pour la recherche, même si l'usage de l'occitan existe aussi pour des écrits autres que fictionnels, ainsi que l'analyse Surre-Garcia :

> L'écriture en français, je ne l'ai utilisée par la suite que pour la rédaction d'articles. Aujourd'hui, en raison d'une plus grande maîtrise, je commence à utiliser l'occitan pour des articles politiques et même philosophiques. J'ai choisi l'occitan pour l'écart qu'il représente avec la langue et la pensée dominantes. Écart nécessaire à l'exercice de la pensée. Pour se dégager de l'emprise franco-parisienne et se raccorder au monde. […] langue reconquise jusqu'à l'expression philosophique.

[13] Comme c'était déjà le cas de Roland Pécout en 1978, ainsi que nous l'avons montré dans notre article - « Deux langues c'est deux clés pour ouvrir le monde, Roland Pécout », in Christian Lagarde, éd. : *Écrire en situation bilingue, actes du colloque des 20, 21, 22 mars 2003*, CRILAUP, Presses universitaires de Perpignan, 2004, p. 167-183.

5.2- D'une base locale à la pratique interdialectale

Si la question de l'écart entre la norme et les usages (écrits et oraux) se pose pour toute langue, elle prend une acuité particulière pour les écrivains, plus largement ceux qui pratiquent une langue minorée. Effet des préjugés diglossiques, les locuteurs naturels ne reconnaissent pas toujours leur « patois » dans ces formes qui leur paraissent coupée de la réalité des emplois linguistiques ou leur langue est de plus en plus confinée. C'est dans ce contexte que se pose la question de l'écart entre langue héritée et langue d'écriture.

Figeac fait d'ailleurs remarquer l'impertinence de la question, feignant d'ignorer la situation diglossique dans laquelle vit notre langue et remarque

> Poserait-on cette question à un écrivain « franco-français » ? C'est bizarre : c'est exactement la question que nous posent certaines personnes dans le cadre de notre pratique pédagogique bilingue, comme si cette différence était un empêchement, alors que c'est justement un moteur. La dialectique, ça existe, non ? Remarque qu'il y a plein d'enseignants - « franco-français » j'entends – qui font comme si ça allait de soi, comme si langue maternelle et scolaire coïncidaient ! Les pauvres ! Tiens, ça me rappelle cette réponse d'un élève (grande section de maternelle !) au jardinier qui nous recevait en regrettant : « sabètz, lo vòstre occitan, l'entendi, mès parli pas que patoès, io… »
>
> - E ben, 'quò vai plan ! Nosauts parlam lo patoès de l'escòla ![14]

Certains, comme Decor, revendiquent une base locale : « J'ai décidé une fois pour toutes d'écrire pour être compris par mon père (cantonnier) et ma mère (pastressa), ce qui ne m'empêche pas d'écrire « à plusieurs niveaux »…

Larzac, tout récent traducteur de la *Bible* en occitan, a une analyse nuancée du rapport standard / dialecte sur lequel il joue selon ce qu'il écrit :

> Il m'arrive – par ex. pour la traduction de la Bible – de chercher des formes plus communes, et j'ai déploré que personne n'ait établi un dictionnaire à partir des atlas linguistiques recensant les formes statistiquement les plus employées et les croisant avec les zones de proximité ou d'éloignement géographique. Mais pour la création, j'en reste aux mots de la tribu (rouergat de sud sur la zone de transition avec le bas-languedocien et l'albigeois), enrichis des mots des parlers languedociens voisins connus dans mon milieu. Il y a eu une certaine hybridation avec la langue de mes copains de classe héraultais, puis avec l'occitan des écrivains rouergats du nord de l'Aveyron.

Royer pose ainsi la question des rapports langue de proximité / langue plus standardisée :

> j'ai longtemps hésité entre différents degrés de rapports avec la langue entendue localement, entre […] un dialectalisme assez exacerbé […] et un provençal plus central. J'ai fini par retenir quelques traits comme marqueurs […] considérant les autres comme des faits de parole, des réalisations contextuelles.

La question des modèles littéraires vient parfois compléter la référence aux locuteurs naturels, quand elle ne s'y substitue pas. Brun ou Creissac(1955) cultivent l'occitan montpelliérain entendu depuis leur enfance et aussi magnifié par le grand ancêtre M. Rouquette : « j'ai eu l'exemple d'auteurs importants comme Max Rouquette qui a su créer une langue littéraire à partir du parler occitan contemporain et populaire des gens qu'il côtoyait », dit Creissac), alors que Brun nuance : « Il me semble que je suis en continuité totale avec la langue héritée / apprise, mais bien sûr transposée à d'autres usages plus intellectuels et en perspective panoccitane plus que localiste »[15]

Gayral utilise pour les dialogues une langue proche de l'oralité et pour la partie narrative une langue plus élaborée et répond de manière involontairement paradoxale : « C'est la même langue bien sûr, mais on peut avoir l'impression qu'il s'agit d'une autre, comme me disent quelquefois les lecteurs qui ne la possèdent pas suffisamment », analysant les remarques de ses lecteurs comme une « impression » sans aller au-devant des raisons de cette « impression ».

Et Salendres choisit des formes plus centrales pour des raisons de « propagation » :

---

[14] « Vous savez, votre occitan, je le comprends, mais je ne parle que patois, moi… »
- et bien, c'est très bien ! Nous nous parlons le patois de l'école !

[15] Traduit par nous.

> Je crois en l'unité de la langue et modestement je veux œuvrer à son unité et à sa « propagation ». Il est donc important, au risque de perdre quelques particularismes, de développer une langue normée et classique. Après il est bien de conserver les grandes « différences » avec des spécificités niçoises, provençales, gasconnes, languedociennes, béarnaises etc... mais ne rajoutons pas de la difficulté à une langue qui est parfois fragile et menacée.

Depuis la renaissance occitane du XX^{e} siècle, la pratique majoritaire d'une graphie commune s'est faite conjointement avec un respect assumé des grandes variétés dialectales. Cependant, tous nos écrivains ont une culture livresque indépendante de leur dialecte d'origine. Même le Gascon Manciet, réputé des plus difficiles, est cité par des écrivains de l'ensemble de l'espace linguistique.

Si la majorité choisissent par ailleurs une forme dialectale dont ils essayent de garder la cohérence, certains utilisent sciemment des dialectes différents. Ainsi Forêt pratique-t-il le vivarois et le languedocien, dans des modalités variées :

> L'occitan est une langue apprise : le languedocien, dans les livres et les méthodes ; le vivarois, de la bouche de ses derniers locuteurs […]. Pour le languedocien, j'essaie d'être le plus standard possible. C'est un peu le double occitan du français. Mais j'y recherche les idiotismes, les expressions populaires pittoresques, comme je le fais en français. Concilier les exigences d'une grande langue de culture et de communication et celles d'une écriture littéraire, cet antagonisme véhiculaire / littéraire est celui de toutes les « langues d'empire » (anglais, français, espagnol...).

Pécout, qui écrit naturellement en provençal, a écrit, sur commande, deux romans en languedocien. Pallanca jongle entre niçois côtier et gavot, graphie classique et graphie mistralienne :

> je tâche de coller à la langue – aux langues – héritées en adaptant les choix graphiques : graphie félibréenne pour le niçois côtier, graphie classique pour le gavot. Mais ça évolue, et je finirai sans doute par me rallier à la graphie classique, plus éloignée de certaines réalités de la langue orale, mais tellement plus ouverte à un large lectorat. C'est […] le niveau de langue qui change, encore que je prenne soin de nourrir mes écrits de formes idiomatiques qui me semblent riches (et qui passent ainsi d'un niveau à un autre...)

Royer, qui choisit le parler de Forcalquier, remarque que les difficultés d'intercompréhension entre dialectes sont récentes chez les locuteurs naturels, au fur et à mesure que se restreignent les opportunités de contacts :

> …en même temps que je me mettais à parler occitan avec ma grand-mère, je découvrais aussi – dans des rencontres personnelles – les autres parlers d'oc. Je remarquais à cette occasion que, lorsque j'avais à la maison des copains de tout l'ensemble occitano-catalan, vallées italiennes y compris, ma grand-mère, non seulement n'avait aucun problème pour parler avec eux, mais se mettait à utiliser une langue d'une très grande pureté, sans les francismes habituels qu'elle employait au quotidien. J'ai remarqué du coup, non sans surprise, que de nombreux traits que je pensais propres à leurs parlers se retrouvaient également ici, bien que moins fréquemment. Ainsi ma mère disait parfois *quicòm* et pas seulement *quauqua ren*, et le h aspiré gascon pouvait s'entendre à Forcalquier (*h.ant de puta*)…

Si certains écrivains choisissent d'élargir leur base dialectale jusqu'à écrire une langue différente de la langue reçue, c'est parfois par défaut, ainsi de Chadeuil :

> Le public pratiquant exactement le même parler que moi, n'est plus suffisant. Il faut s'adresser à l'ensemble occitan et pour cela gommer un grand nombre de particularités, renoncer à une certaine rythmique, à une certaine expressivité, en choisissant le vocabulaire le plus consensuel possible, en choisissant la forme la plus étymologique ou la plus répandue. C'est nécessaire, mais parfois frustrant. Et la graphie commune ne me permet pas de noter exactement ma petite musique (la longueur des voyelles, par exemple). Conteur, je me rattrape à l'oral.

Son compatriote Ganhaire joue volontiers sur plusieurs variétés dialectales :

> Oui, bien sûr, quand j'écris, j'emploie une langue plus diversifiée que dans le parler quotidien. Il m'arrive aussi de mélanger les dialectes, ce qui n'est pas compliqué en Dordogne, pour éviter les francismes et familiariser les lecteurs avec une langue enrichie.[16]

[16] Traduit par nos soins.

Il en est de même de Gros dont la langue est pourtant très proche du provençal nîmois : « Je dirais "enrichissement". Comme tous ceux qui écrivent : vocabulaire, compréhension des divers "dialectes » ou de Lavit : « Je n'écris pas dans la forme dialectale qui est la mienne et que je pratique au quotidien, j'écris en gascon littéraire », ou encore Roux :

> « Il y a une vraie différence entre ma langue héritée et mes choix littéraires quand j'écris. J'ai toujours la volonté de faire ce qu'il faut pour rendre ma langue la moins localiste comme la plus « panoccitane » possible […], sans cependant la travestir artificiellement ou en trahir l'identité »[17]

L'écrivain occitan étant, dans la plupart des cas, un migrant, un exilé au moins sur un plan symbolique, il analyse avec lucidité ces déchirures intimes entre les formes de langue qui sont le socle de son écriture, ainsi Javaloyès :

> Incontestablement, je ne peux que te déclarer que la langue entendue, la langue lue et la langue que j'utilise sont, me semble-t-il, fort éloignées les unes de l'autre. Je le déplore chaque jour que Dieu fait, mais […] c'est la rançon de ma démarche buissonnière. Comment faire autrement quand on vient d'un autre pays et que l'on la choisit à l'encontre même des personnes qui me l'ont transmise, sans doute sans le vouloir, ni le savoir ? En revanche, j'essaie, par mes lectures, ma pratique […] de la langue, […] d'améliorer ma langue d'écriture, mais […] c'est un abîme dont on ne voit jamais le fond. Une course épuisante après un horizon qui ne cesse de fuir…

Le choix d'un occitan commun est un choix minoritaire, assumé par Bardou

> Ayant d'abord appris la langue des troubadours, il m'a bien fallu me mettre un peu à l'heure, et c'est tout naturellement que je me suis acheminé […] vers un concept qui est actuellement celui de l'Acadèmia Occitana […] : une langue conventionnelle (comme le sont le français moderne, l'italien moderne, le castillan et le catalan modernes, ni plus ni moins) qui n'est de nulle part en particulier, et qui me donne un « bon usage », harmonisé, logique, fiable (ou se voulant tel en tous cas). Autrement dit, en tant que poète, je n'écris pas en languedocien, ni en gascon, ni en provençal, mais bien en occitan général. En tous cas, j'essaie, je tends vers cela. Mon parler n'est de nulle part en particulier, parce qu'il est reconstitué, nourri de lectures, d'articles, d'errements créatifs personnels, de maladresses militantes véhiculaires, etc… Ma langue n'est pas familiale, elle est choisie. Elle n'est pas la langue des miens, puisque les miens m'ont appris la langue de la soumission. L'occitan c'est la langue de la dignité recouvrée, de la révolte, voire de la révolution…

ou Vernet :

> Je me bats contre les ravages de la situation diglossique : nos chercheurs eux-mêmes sont tombés dans le piège du « dialectalisme » tendu par l'Université française : c'est à qui trouvera le parler le plus différent par son lexique, sa morphologie ou sa syntaxe (là, c'est plus difficile !), la différence est privilégiée, le socle commun oublié […]. Je me méfie des tenants de la « langue authentique » (héritée) : en général, c'est la leur, et il suffit de tendre l'oreille pour s'apercevoir que l'héritage est à facettes et plusieurs niveaux, une vraie « farlabique ». Cette langue « héritée » est bien entendu légitime, mais elle nous entraîne, en cas d'excès, à l'enferment identitaire, au localisme étroit.

5.3-Une langue qui s'appauvrit ? une langue qui s'invente ?

Vernet désignait, dans les propos que nous venons de citer, la langue employée par certains comme une « farlabique », terme péjoratif renvoyant à un mélange artificiel. Plusieurs écrivains déplorent la perte de la qualité de la langue due à l'insuffisance des modèles (oraux ou littéraires) ou des outils didactiques. La disparition des locuteurs naturels rend nécessaire la recherche de modèles écrits. Forêt regrette la diminution du temps consacré à la lecture et son corollaire, la perte de qualité de la langue qui conduit les jeunes écrivains à fuir la prose :

> même les étudiants et les enseignants d'occitan ne lisent pas, ou alors le minimum. L'i-phone et le portable accaparent compulsivement le temps de cerveau humain disponible pour la lecture. De là le succès (relatif) de la poésie occitane. La poésie est un genre facile à lire et à écrire (paradoxalement plus que le roman) : sa pratique peut être discontinue, lacunaire, superficielle, impressionniste. Nul n'est tenu d'achever un recueil de poésie (alors que le roman oui, si l'on veut connaître la fin). Pas besoin de bien posséder la langue pour en écrire (licence poétique, que de fautes commet-on en ton nom!). Aucune technique n'est prérequise. De là vient qu'aucun prosateur occitan n'ait moins de cinquante ans. La santé de la prose occitane m'inquiète…

Cette crainte est partagée par Larzac :

---

[17] Traduit par nos soins.

> Les modèles esthétiques français sont souvent marqués par une langue désossée dont le danger est encore plus grand dans une langue dont les structures se sont déjà suffisamment perdues et l'usage de plus en plus réduit. La maîtrise de la langue ne peut se faire par un mélange incontrôlé des dialectes. En ce moment de multiplication des ouvrages (mais sont-ils lus ?), et de diminution du potentiel d'auteurs « en bonne langue » on aurait besoin que d'authentiques locuteurs enracinés, à défaut d'écrire eux-mêmes des chefs d'œuvre, nous les traduisent d'autres langues. Les grands auteurs du monde entier lus en bonne langue d'oc, voici qui pourrait susciter des bons écrivains occitans. Je crains que les enfants pour qui l'on a fait un gros effort d'édition de livres de leur âge en grandissant ne trouvent pas une littérature capable d'accompagner leurs besoins nouveaux, et leur modernité, en authentique langue d'oc.

Cependant une jeune auteure comme M. Dupon souligne le travail de conquête d'une langue : « J'ai le sentiment d'une langue apprise et du travail continu d'apprentissage de la langue qui devient "apprivoisée" par le travail d'écriture ».
Même s'il s'agit d'une attitude minoritaire, quelques écrivains insistent sur le caractère totalement nouveau de leur expression littéraire, le plus radical étant Casanova :

> J'ai essentiellement appris l'occitan dans les livres et puis, oralement, peu à peu. Dans ma famille […] certaines personnes le parlaient. […] Mais est-ce important ? Je ne suis pas sûr d'employer dans ma littérature une langue qui a quelque chose à voir avec l'oralité occitane, ou alors de façon très éloignée. Je pense être plus proche de Claude Simon, de William Faulkner ou de Giorgio Bassani que d'un usager de l'occitan avec lequel je ne partage que peu de choses.

Et Privat, qui a connu une langue vivante, en Rouergue, se pose la question de la langue inventée : « le fait qu'il n'y ait plus ou presque plus de « langue (occitane) du peuple » fait que le décalage disparaît dans une langue qui doit se réinventer, se faire ».

6- La question du public

Périphérique, notre littérature l'est d'abord par l'étroitesse du public potentiel. Cependant, ce public est là, même réduit et nos auteurs l'ont rencontré.

6.1- Le public introuvable ou difficilement trouvable

C'est ce que constatent certains auteurs, de générations et d'esthétiques pourtant très différentes, ainsi de Privat, écrivain et plasticien :

> Tu connais ce que je j'écris et ce que je fais : j'ai la sensation d'être deux fois marginal ou marginalisé : parce que c'est en òc et à l'intérieur de l'occitan parce que ça ne rentre pas dans les cadres occitanistes. Le public ? il est où ? -mas : dos còps a la talvèra aquò me desagrada pas-. Parfois on aimerait bien avoir quelque écho même défavorable pour savoir où on en est et où on va.

ou encore de Merle : « Ges de public. Va vèsi ben sus mon blòg qu'es pron frequentat, mai lei *provenances* mòstran que poesias e novèlas en occitan son pas demandadas »[18].

Casanova se montre encore plus radical :

> Le « public » qui lit mes livres ne dépasse certainement pas une centaine de personnes. Cela est dû, selon certains […] à la difficulté de lecture de mes livres, une sorte « d'opacité » ou « d'illisibilité » dont je me moque. […]. Quant aux attentes du public, je n'en ai que faire. Ceux qui écrivent selon les attentes du public sont des auteurs et non des écrivains.

Et Forêt témoigne de son besoin inassouvi de rencontre avec le lectorat. Son statut d'écrivain, d'enseignant, de critique et d'éditeur lui permet d'analyser avec finesse l'insuffisance du public :

> Comme tout auteur, j'éprouve un besoin éperdu de rencontre et de reconnaissance et une grande frustration, La première raison est le lectorat insuffisant en quantité et en qualité. Je veux dire en qualité linguistique : pour apprécier une œuvre littéraire, il faut en posséder la langue dans toutes ses subtilités. Dès qu'on essaie de l'enrichir, on est jugé un auteur difficile. C'est le cas de Lafont, que ses lecteurs occitans n'auraient aucun mal à lire en français, alors qu'ils le déclarent difficile en occitan. Autre raison de ce

[18] Aucun public. Je le vois bien sur mon blog qui est assez fréquenté, mais les « provenances » montrent que poésies et nouvelles en occitan ne sont guère demandées.

> rendez-vous manqué avec le lectorat : quand on s'occupe d'éditer, de découvrir et de promouvoir des auteurs, l'écrivain qu'on est aussi est sommé de s'effacer derrière l'éditeur et le critique. Philippe Gardy est longtemps resté un poète « escondut » pour cette raison.

6.2- Le public existe, à condition… Le public est à fabriquer

Ces réactions sont cependant minoritaires. La plupart des écrivains font état de rencontres avec le public, même si plusieurs soulignent le volontarisme nécessaire dans la conquête de ce public, lié, là encore, au statut de la langue. Paradoxalement, ce caractère de langue minoritaire, dit Vernet, explique « une situation très saine, dans laquelle « l'auteur » n'est pas mythifié, et dans laquelle le « lecteur modèle » cher à Umberto ECO est là et bien là, en chair et en os. » Et Vernet précise :

> Le public est ce que nous le faisons (responsables culturels, enseignants... écrivains). […] Les lecteurs sont peu nombreux […] mais ils sont fidèles, sympathiques et impertinents, il est possible de les rencontrer et de partager avec eux la même passion, pour la langue certes, mais aussi pour la littérature, […] Les publics sont divers, à nous de répondre à cette diversité. […] Nos lecteurs se trouvent partout en France... et à l'étranger, ils ont des racines parfois, mais pas seulement, c'est dans cet espace qu'il faut écrire, mais toujours dans l'ouverture, et avec une visée universelle.

Pour Roux aussi, le public est à construire, il cite Yves Rouquette : « chal aprene a legir a nòstre public » [Il faut apprendre à lire à notre public] et constate cependant que le public alphabétisé en occitan progresse, même si les occasions de le rencontrer sont rares et se limitent aux événements « occitanistes » dont il donne plusieurs exemples. Les attentes de ce public lui semblent être celles « d'una lenga modèrna e delocalizada. Que traita de l'universal dins la modernitat. »

Peyras, comme beaucoup d'occitanistes, souhaiterait une (impossible ?) conciliation entre les attentes du public populaire et celle du public intellectuel et souligne le rôle de la lecture publique :

> Dans l'idéal, il faudrait arriver à faire la jonction entre le public populaire de l'occitan (qui vient pour entendre des bonnes histoires en « patois ») et le public "select" (qui vient pour écouter des discours en français sur, mettons, l'érotisme des troubadours …). Ces deux publics pour l'occitan sont la plupart du temps déconnectés et cela n'arrange pas nos affaires. Pour la poésie, je crois beaucoup en la lecture publique. C'est la seule manière de faire vivre l'écrit, surtout en poésie, qui tire sa force de l'oralité.

Offre constate le nombre insuffisant de lecteurs de livres et se tourne vers d'autres médias :

> … mais à nous de nous adapter dans la création, il faudrait trouver encore plus de passerelles entre ce qu'on raconte et nos contemporains d'où l'intérêt des médias pour moi, médias que j'ai utilisés copieusement, France 3, Radio Galère, blog et même Facebook,

alors que le Périgourdin Ganhaire constate l'utilité des cours de langue pour l'augmentation du public : « Lo public es plan magre enquera, mas sembla venir mai important, en partida en causa daus nombros obradors de lenga ente s'apren la lectura. »

Il existe un public volontariste et fidèle pour Mariot, à condition d'aller vers lui :

> Les rencontres avec le public non occitaniste sont plutôt en *live*, fortuites, émouvantes et intéressantes car il s'y rejoue à chaque fois, de la part du public, la découverte d'un « continent impensé », l'émerveillement face à quelques chose qu'on n'imaginait pas pouvoir exister... […] dans le cadre occitaniste, […] on a face à nous des gens pour qui c'est normal et […] très positif d'écrire en occitan. […] je suis invité par des organisateurs appartenant à des cultures non françaises (lieux autour de cultures de communautés) ou des gens qui travaillent sur des thématiques locales... […] un public très volontariste, en tout cas, qui grâce à ses convictions militantes ou au pur hasard d'avoir contourné mille obstacles dressés entre lui et la création littéraire occitane, est arrivé jusqu'à mes textes… un public fidèle, ensuite, et assez indulgent (trop?), probablement, après un tel parcours du combattant.

Javaloyès souligne l'effet de la mise en musique de son œuvre par JF Tisnèr

> Peu de lettres de lecteurs. Certes, les signatures et autres salons du livre, rencontres avec la presse, que j'ai pratiqués avec obstination (Ah, Narcisse au pays des désillusions !) m'ont permis parfois de rencontrer des lecteurs, tout particulièrement de *L'Òra de partir* puis plus tardivement de *Sorrom Borrom*, porté par le spectacle éponyme de J.F. Tisnèr, qui m'ont parlé sincèrement de ce que j'écrivais : ce qui m'a toujours touché c'est leur regard sur mes textes : l'intelligence du cœur. Toujours. L'émotion, en prime.

Il est vrai que, dans les années 60-70, nombre de textes occitans contemporains ou classiques (des troubadours à Boudou ou Lafont) avaient connu un immense public grâce à la *Novèla Cançon Occitana*. Il semblerait qu'il y ait un renouveau de ce phénomène dans les années 2010.

La poésie de Royer aussi est passée par le canal de la chanson et peut-être ce canal a-t-il aidé à la populariser. En effet cet auteur fait part de son bonheur d'être attendu par un public :

> Peu d'auteurs se plaignent – dans quelque langue que ce soit – d'avoir trop de public… Mais le mien (les miens ?) m'étonnera toujours […]. Un jour j'apprends par hasard que tel maire de la région (que je connais juste de vue […]), quand il n'a pas le moral, se plonge dans mes contes ; de voir […] ceux-ci portés sur une scène d'un département voisin ; que telle mémé (qui n'a jamais lu auparavant un seul mot d'occitan, mais dont c'est la langue maternelle) recopie […] ma chronique de *l'Agachaire* sur un cahier […] et s'amuse à lui ajouter une traduction, histoire de vérifier qu'elle comprend bien tout ; que des jeunes dont j'ignorais qu'ils comprenaient seulement la langue n'en manquent jamais une ; que tel homme hospitalisé pour une maladie grave a retrouvé le moral en lisant mes sonnets ; d'entendre des jeunes réciter tel de ces sonnets, que moi-même j'aurais eu du mal à dire par cœur…
>
> […] je pense avoir participé […] un peu à tout, des scolaires aux étudiants […] les festivals de poésie, les journées du livre où l'on signe, ou les soirées d'associations… Sans parler des interviews diverses sur tous les médias possibles ou la remise de prix littéraires… La plupart du temps, la réaction est là aussi étonnante, voire proprement stupéfiante… J'en conclus que l'attente est extrêmement forte, et je suis étonné d'y répondre au moins un peu…

Pour ne pas conclure

Périphérique, la littérature occitane l'est, ne serait-ce que pas la proportion infime du nombre de titres publiés par rapport aux parutions en langue dominante. Cette situation, liée au statut de minoration sociolinguistique de la langue, induit des attitudes et représentations des auteurs particulières quant à leur choix d'écriture. La lucidité y domine, le pessimisme y apparaît parfois, mais l'obstination d'écrire est là, rappelant la fin de ce beau roman de Boudou, *Lo Libre dels grands jorns*, au moment où le narrateur voir venir sa mort :

E mai encara canta
Lo paure merlhaton…[19]

Index des auteurs interrogés.

1- Bach Xavier (1983, Castres)
2- Bardou Franc (1965, Toulouse)
3- Baris Miquèl (1947)
4- Barsotti Glaudi (1934)
5- Bonnet Albin (1980, Var)
6- Brun Jean Frédéric (1956, Montpellier)
7- Casanova Jean Yves (1958)
8- Chabaud Silvan (1980, Saint-Raphaël)
9- Chadeuil Michel (1947, Agonac, Périgord)
10- Courbet Jan Marc
11- Creissac Jean Paul (1955, Montpellier)
12- Decòr Michel (1949, Bisan de Ménerbes – 11)
13- Dupon Maëlle (1988, Montpellier)
14- Dupuy Tricio
15- Fijac Frederic (1958, Paris. Réside depuis l'enfance dans le Lot-et-Garonne)
16- Forêt Jean Claude (1950, Lyon)
17- Ganhaire Joan (1941, Agen)
18- Gairal Sergi (1948, Castres)
19- Gardy Philippe (1946)
20- Garnier Guy (1929, Salon-de-Provence)
21- Gros Georges (1922, Nîmes)

[19] Et pourtant il chante toujours, le pauvre petit merle…

22- Gros Lise (1943, Nîmes)
23- Javaloyès Sergi (1951, Algérie)
24- Julien Danièla (1944, Tarascon)
25- Lacomba Jean-Pierre (1959
26- Larzac Joan (1938, Sète)
27- Laurent Sarah (1981, Nîmes)
28- Lavit Joan-Lois (1959)
29- Mariot Jean François (1959, Decazeville)
30- Matieu Guiu (1949)
31- Merle Renat (1936 – La Seyne sur Mer)
32- Offre Thierry
33- Pallanca Miquèu (1958, Nice)
34- Pecout Roland (1949, Chateaurenard, B.du.Rh)
35- Peyras Bruno (1960, Quillan, Aude)
36- Privat Jaume (1951)
37- Regourd Anna (1962)
38- Rixte Marie Christine (1948, Valréas – 26)
39- Ros Joan (1950, Nîmes, origine auvergnate)
40- Royer Jean Yves (1944, Digne)
41- Salendres Estève (1978, Cévennes gardoises)
42- Saubrement Joan (1934, Lorraine)
43- Surre Garcia Alem (1944, Carbonne – 31)
44- Tousis Didier (1968, Dax)
45- Venzac Pèire (1956, Toulouse)
46- Vernet Florian (1941, Béziers)